



50 | 2001

Psychologie et politique... quels liens ?

Photographie : Frédéric
Morin

 <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=950>

Référence électronique

« Psychologie et politique... quels liens ? », *Canal Psy* [En ligne], mis en ligne le 20 octobre 2020, consulté le 09 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=950>

DOI : 10.35562/canalpsy.950

SOMMAIRE

Patricia Mercader
Édito

Dossier. Psychologie et politique... quels liens ?

Jean Ménéchal
Le risque de l'étranger

Alexandre Dorna
La psychologie politique : le retour d'une discipline inattendue

Norman Duncan, Vijé Franchi et Noëlle D'Adamo
Interview de Norman DUNCAN

Christine Jakubowicz
Une suite aux états généraux de la psychologie ? ou « la psychologie, une vieille dame indigne »

Édito

Patricia Mercader

TEXTE

- 1 Jean Ménéchal nous a quittés ; il avait promis un article pour ce numéro et en attendant un hommage plus complet, nous publions un extrait d'une de ses interventions ! Dans cette institution multiple, il a été pour certains un collègue estimé, pour d'autres un adversaire honorable, pour d'autres encore un ami ; et côté étudiants un maître, ou bien un empêcheur de paresser en rond, et bien d'autres choses encore ; en tout cas, jamais indifférent, et toujours respecté, pour l'ampleur de sa culture, l'acuité de sa réflexion, et son impressionnant courage...
- 2 Mais hélas... Les temps, décidément, sont au deuil...
- 3 Ne sommes-nous pas aussi en deuil de cet homme ou cette femme que nous avons tous vu le 11 septembre à la télé, qui agitait un tissu blanc à la fenêtre, pour un appel ou un adieu, nous ne pourrions jamais le dire, pour un dernier contact en tout cas avec nous ? Il va au boulot comme chaque jour, il décroche son téléphone ou vérifie la propreté de son balai, ronchonne in petto contre sa femme, son compagnon, ses rivaux, ses enfants, son patron, ses collègues, ses subordonnés, l'État, les impôts, la vie en général et surtout la journée pas forcément très drôle qu'il lui faut affronter juste maintenant. Et c'est tout, un vacarme, de la poussière et de la chaleur, et c'est tout, c'est fini, plus la peine de ronchonner sur quoi que ce soit, un morceau de tissu qui s'agite, c'est fini. Et cette Afghane morte faute de soins car les hôpitaux de Kaboul ont fermé... Cet adolescent palestinien touché par une balle qui ne lui était pas destinée en personne, et qui meurt sous nos yeux, dans les bras de son père...
- 4 Et tous les autres, qui sont victimes...
- 5 Et que dire de ceux qui occupent commodément la place des monstres ?
- 6 Un gamin drogué qui mutile en Sierra Leone, un autre qui assassine dans les rues de Bogotá... Et même ces tragiques illuminés qui

montent dans un avion pour exterminer et mourir tout à la fois. Et même ce milliardaire aux yeux vidés par la psychose, qui répond aujourd'hui au sinistre nom d'ennemi public. Eux aussi nous les avons perdus, même s'ils sont encore vivants d'ailleurs, même si nous savons que leur violence, leur folie, leur détresse sont humaines, sont nôtres, et bien aussi profondément que nos idéaux ! Il faut évidemment lire et relire ce que Freud dit de la guerre : comment nous, les humains, ne pouvons qu'à grand-peine cesser d'en jouir ; comment la violence ultime, la figure de la guerre totale, en somme, est l'État que nous construisons dans notre effort pour nous civiliser...

- 7 Je ferai tout de même comme lui, qui termine son pessimiste, « Pourquoi la guerre ? », par une tentative de consolation, fragile il est vrai, sans illusion, mais qui nous concerne particulièrement, nous qui sommes investis dans l'Université : « En attendant, il nous est permis de nous dire : tout ce qui promeut le développement culturel travaille du même coup contre la guerre. »

AUTEUR

Patricia Mercader

IDREF : <https://www.idref.fr/033840350>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000044570831>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12465700>

Dossier. Psychologie et politique...
quels liens ?

Le risque de l'étranger

Réflexions sur la folie, l'ordre et la méthode

Jean Ménéchal

DOI : 10.35562/canalpsy.1068

NOTES DE LA RÉDACTION

Ce texte est un extrait de l'exposé de soutenance d'Habilitation à Diriger des Recherches présentée par Jean Ménéchal en septembre 1996. Le double risque du style oral et du caractère forcément inachevé de l'extrait nous est apparu rendre compte de la vivacité de sa pensée. Le lecteur est invité à poursuivre par la lecture du dossier d'HDR ainsi que par l'article « Prendre le risque de l'étranger » dans l'ouvrage que Jean Ménéchal a dirigé : « Le risque de l'étranger. Soin psychique et politique » (Dunod, 1999). M.G.M.

TEXTE

- 1 Ce dont on ne peut parler, il faudra bien l'abstraire. Nous pourrions peut-être faire de la politique... J'ai hésité à choisir cette voie dans mon parcours, le terme étant trompeur, puisqu'on ne s'« élit » jamais tout seul, ce sont les autres qui vous choisissent. Entre ZWANG et WAHL, j'ai opté pour le lieu de l'intime, par essence paradoxal mais aussi, avant tout dirais-je, foncièrement politique, principalement dans son champ de la psychopathologie. C'est là le message central de ce dossier, inscrit sous le signe de l'étranger, et de son risque.
- 2 Le propos en est simple : Montrer qu'au travers de ces deux dimensions combinées de l'étranger et du risque le politique offre, lui aussi, une « manière » de penser le psychisme. D'ailleurs, l'œuvre freudienne paraît traversée par cette dimension « en creux » du politique, qui constitue sa part d'ombre et son lieu de résistance principal. Enfin – c'est là le troisième aspect – cette politique de la psychopathologie suppose un engagement, un risque à assumer, dans son exercice comme dans sa transmission, sous peine de dénaturer la garantie subversive qu'elle présente pour le respect de l'étrangeté. Réhabiliter le fou dans sa folie, ce n'est pas seulement faire œuvre humaniste, mais il s'agit pour notre domaine d'une question de vie ou

de mort – c'est le terme qu'employait FREUD en 1913 pour la reconnaissance des pulsions partielles sexuelles.

- 3 Pour le présenter, j'en reprendrai en fait le sous-titre. Quelques mots sur le politique, tout d'abord, puis sur l'épistémologie, et enfin sur la psychopathologie, qui recoupent donc les trois pôles de ce triangle tracé autour de la folie, de l'ordre, et de la méthode. Ils les reprennent, et les renversent, justement parce que l'unité de l'espace intérieur qu'ils décrivent suppose une circulation constante des trois références. J'irais jusqu'à dire que cette figure résume l'ensemble de mon travail, tant il m'apparaît que le politique n'existe, comme l'écrivait MONTESQUIEU, qu'en tant que les passions demeurent indépendantes du joug des lois. Que la méthode exige de soumettre l'ordre qu'elle fonde au risque du non-sens et de la déraison. Qu'enfin la psychopathologie requiert une éthique publique qui la fonde en politique, et une pensée de l'ordre pour se confronter à la folie.
- 4 Le politique, donc. J'ai donné au long de mon travail plusieurs définitions, de ce qui reste une notion complexe, dont la pensée « excède le cadre de toute doctrine ou de toute théorie ». Entretenant un rapport singulier avec le récit et la trace, et leurs modalités d'absence, le politique transcende l'histoire, qui n'en est que la partie manifeste. Conjuguant action et connaissance dans sa praxis, il s'incarne principalement dans la démocratie. Certes le pouvoir public suppose d'innombrables modalités d'exercice, mais la démocratie en condense toute la complexité, dès lors qu'elle suppose la réalité du débat et sa part d'inconnu au travers de l'élection.
- 5 En quoi cette dimension du politique concerne-t-elle directement notre champ de la psychopathologie ? La réponse émane d'abord de la clinique : Lorsqu'un patient me confie que la place qu'il occupe là est la seule dans laquelle le petit garçon qu'il est a « droit de cité », ou bien qu'une jeune schizophrène suivie en institution et pour laquelle j'ai demandé sa première hospitalisation m'envoie une longue lettre pour me décrire sa situation derrière ces murs en inscrivant au dos de l'enveloppe « Ne me trahissez pas », le lien me paraît évident : ce droit de cité, permis de séjour de l'enfant étranger, en somme, se moque bien du jus solis et du jus sanguinis et des lois de la République. Il leur substitue pourtant celles, non moins claires pour être non-écrites, de l'avancée du transfert. Quant à la trahison, m'en

suis-je déjà rendu coupable, en proposant à mes étudiants un cas d'examen directement issu de ses dessins et de ses textes ? Ou bien me demande-t-elle de l'aider à sortir de la dissociation de la schizophrénie, fût-ce par la plus banale des pratiques sociales, la trahison ? Aimer l'autre, en politique, c'est lui faire le crédit de penser qu'il pourra trahir un jour... La politique, « interminable » elle aussi, exige de continuer de penser la place de l'autre s'il est vaincu. Le « travail de l'œuvre Machiavel » est permanent dans un travail du transfert qui combine sans cesse publicité et secret, soupçon et découverte comme l'avaient montré dès l'origine les échanges entre Freud et l'homme aux rats.

- 6 Entre public et privé, FREUD s'amusait beaucoup de cette histoire savoureuse du commandant, lassé par l'incompétence de son artificier, et qui lui suggère d'acheter un canon pour s'installer à son compte. Quand on est grand, il n'est pas plus possible de faire la guerre tout seul que l'amour ou le transfert. Et privatiser le lien thérapeutique pour restaurer la place de l'autre, suppose un cadre qui le protège de la « technique d'intimité » du pervers. Au risque de l'écart de sens, et au respect de la nuance et des zones de vulnérabilité de l'autre. C'est là sans doute que la difficulté et la subtilité de l'acte psychothérapeutique, dans sa « plasticité », rejoignent au plus près les exigences de la démocratie et sa position originale par rapport à la temporalité, à la fraternité et à la bienveillance.
- 7 Ce regard « politique » de la psychopathologie s'articule clairement sur une théorie du groupe, les deux s'adressant d'abord à une intersubjectivité non réifiée, malgré leur nature praxique qui les « sécularise » a priori. Si la théorie de la groupalité exprime et explique l'extension intersubjective de l'inconscient, le politique l'aide à mettre en récit l'histoire de cette diversification, et permet peut-être de disposer différemment l'œdipe dans le débat. « Ne me trahissez pas... », atteint ainsi directement cette dimension politique de la clinique qui me permet, tout en puisant dans une théorie de l'intersubjectivité indispensable pour comprendre les enjeux complexes de cette situation, de procéder à mon propre débat intérieur et à mon vote psychique, cet Entscheidung qui sépare le Wunsch phallique de la fente de la Scheide portée par l'opinion.

- 8 Thésée et le Président WILSON occupent les deux extrêmes du spectre de la démocratie. Le premier, du noir au blanc, entre mythe et histoire, menace et anticipation, aide la Grèce à s'extraire d'un schéma conflictuel binaire pour inventer une place vide au centre de l'Assemblée, et construire autour de ce manque la matrice du politique moderne. WILSON, lui, prend acte de la finitude des territoires, lorsque le monde, en 1914, arrive à son bord. Artiste de l'armistice, grand couturier des espaces de symbolisation, fou de paix qui avait l'effronterie de prendre au mot les mots, comment pouvait-il ne pas exaspérer FREUD en braconnant de la sorte ?
- 9 En posant la confrontation entre Egée et Thésée comme version dialectisée de Totem et Tabou, qui échange conscience morale et culpabilité contre mensonge et chute, et en approfondissant l'ultime rencontre à Colone, je me suis orienté vers une approche du politique qui met l'accent sur la féminité. Le politique pourrait ainsi renvoyer à l'acceptation de la figure féminine du père dans son récit, la place du politique décrivant le récit du père mort à la jouissance. La formule est sans doute rapide. Mais elle reste fidèle, en les inversant, aux développements freudiens sur la religion, et elle renvoie directement à cette « foule à deux » du transfert, dans lequel FREUD reconnaissait « quelque chose de féminin ». Car de mon point de vue cet exercice du transfert constitue la forme analytique de la démocratie, au sens de son abstraction pure. Son point de fuite le plus paradoxal, également, à l'image de cet « Enfin seul... » que FREUD accrochait en pensée sous son portrait dans sa salle d'attente.
- 10 Partant donc de la Horde, comment penser le lien social « au-delà de ce principe de l'État » tel que nous le connaissons ? Là intervient sans doute ma mythologie personnelle : j'ai ainsi proposé de relier le rapport à une intersubjectivité organisée, et fantasmée dans sa dimension groupale, et la découverte de l'inscription somatique du sujet par la génétique contemporaine. Au « Tu es cela... » du génotype viendrait répondre le « Nous pourrions être ceci... » constitutif du politique, déplaçant ainsi l'incertitude, et le risque, du côté de l'autre. Le politique jouerait alors un rôle comparable au biologique pour proposer une « autre manière de penser le psychisme ».
- 11 La question du savoir m'est toujours apparue centrale, depuis l'impulsion que m'avait donnée Roger DOREY, que je tiens à remercier

ici. Le doute et le mensonge, deux modalités certes « pathologiques » du penser et du savoir, mais susceptibles aussi de réinterroger de façon originale intersubjectivité et processus de symbolisation, notamment dans la clinique de la névrose obsessionnelle. Pour être honnête, ma formation d'historien proteste régulièrement devant ces ruses de l'esprit, mais mes brillants Sophistes et mes astucieux hérétiques, en jouant avec le feu, m'ont appris à mieux ployer l'échine devant l'absolutisme des faits, et à apprécier le chatolement d'une parole susceptible toutefois de saturer la scène politique de son langage totalitaire.

- 12 Car qui donc est Hélène, celle que « l'inconscient voit en toute femme » ? Grecque sur les remparts troyens, narguant ses compatriotes, puis perfide, vénéneuse, douceuse, imitant la voix de chaque femme de guerrier caché dans le ventre du cheval... La belle Hélène aurait-elle bénéficié elle aussi d'un « vrai-faux » passeport ? Quel est son statut ? Celui de ses enfants ? Le nôtre ? Qui vous a dit que trois générations de droits d'asile vous accordaient la carte de long séjour de la folie ? Pour ne pas devenir soi-même fou, extrémiste ou aveugle, pour casser cette circularité réverbérante et incestueuse, il faut rompre le charme, il faut assigner une place à l'autre, il faut intégrer l'altérité. Subtilement, sans doute. « Transitionnellement », dirais-je, car les révolutions chutent classiquement sur l'obstacle. « Intentionnellement », aussi, pour anticiper la réaction de l'autre, et d'abord penser qu'il peut ne pas penser comme soi... Mais il faut trancher. Seules ces flèches-là, sans doute, prennent Troie. [...]

AUTEUR

Jean Ménéchal

Maître de conférence, Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/035270969>

ISNI : <http://www.isni.org/000000005512559X>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13178113>

La psychologie politique : le retour d'une discipline inattendue

Alexandre Dorna

DOI : 10.35562/canalpsy.1070

PLAN

À la recherche de la psychologie politique
La psychologie politique : une mosaïque à sept visages
La pertinence d'une problématique psychopolitique
Un mot pour la fin ? La tâche de notre temps

TEXTE

- 1 La psychologie politique est devenue progressivement une nouvelle discipline universitaire et un carrefour (DORNA 1989) pour l'ensemble des Sciences Humaines.
- 2 En France, s'est constituée au mois de novembre 1999, à l'Université de Caen, l'Association Française de Psychologie Politique (AFPP), après quelques années de tâtonnements et des publications dans diverses revues universitaires¹. Un bulletin trimestriel, « Politeia », relie ses membres et constitue l'embryon d'une future revue électronique : Les cahiers de psychologie politique.

À la recherche de la psychologie politique

- 3 Les antécédents de la psychologie politique sont anciens, puisque ses traces remontent à la tradition gréco-latine. En France, les premiers travaux, à la fin du XIX^e siècle, portent sur les conséquences sociales et politiques de l'industrialisation : les foules, les nationalismes, le terrorisme, la criminalité, la violence. Après une véritable éclipse, certains chercheurs (ADORNO, SPERBER, FROMM, TCHAKOTINE, REICH) reviennent d'une autre manière, devant la montée du fascisme et de l'autoritarisme, à l'orientation originale de l'approche.

- 4 Puis, un long silence est imposé par la recherche quantitative et la « normalisation méthodologique des sciences sociales ». Or, ces derniers lustres, progressivement, les sciences sociales, à force de spécialisation, ne sont plus en mesure d'assurer leur propre cohérence épistémologique, leur consistance méthodologique et leur volonté idéologique, devenant ainsi une sorte d'archipel de connaissances ponctuelles. En somme : la formalisation et la mathématisation de la pratique théorique ont déformé et surdéterminé les objets d'étude.
- 5 C'est le syndrome des « micro-théories », la fétichisation de la méthodologie quantitative par l'emploi indiscriminé de la statistique. À force d'imposer à la recherche de l'humain un carcan institutionnel expérimental issu des sciences naturelles et une spécialisation extrême, le résultat est un effet pervers dont les conséquences sont contraires à l'esprit de la science : enfermement disciplinaire, rigidité conceptuelle, abstraction virtuelle de la réalité, cloisonnements thématiques, auto-reproduction des modèles de laboratoire, formation des élites excluantes, manque de dialogue inter-disciplinaire, bureaucratisation. Bref, un nuage de petites théories qui polluent la vision d'ensemble. Ce phénomène n'est pas que l'apanage des sciences sociales. J.-P. LÉVY-LEBLOND, physicien, rappelle que nous vivons en matière de science sur l'héritage et les acquis du XIX^e et des débuts du XX^e siècle. Pourtant les micro-théories continuent à se multiplier.
- 6 La politique, elle-même, devenue technicienne et gestionnaire, « navigue » à vue, faute d'une orientation générale. D'où la sclérose du système politique moderne et l'affaissement de la démocratie représentative. Pis encore, les questions refoulées de jadis rodent actuellement aux portes des cités affaiblies : nationalisme, autoritarisme, populisme, dans l'attente de leaders providentiels (DORNA 1998, 1999). D'où le malaise qui traverse l'opinion publique et remet en cause les centres vitaux de la modernité : la raison et la science.
- 7 Le retour de la psychologie politique s'est imposé ainsi, sous la forme d'une ré-ouverture et d'un dialogue interdisciplinaire (WALLENSTEIN 1996). Il s'agit d'une (re)prise en compte de la transversabilité de la

connaissance, du caractère concret des problèmes, de leur dimension historique, et de la relation étroite entre le rationnel et l'affectif.

- 8 Paradoxalement, les premières tentatives de réponse ne sont pas venues de la psychologie, mais des disciplines voisines : la sociologie et les sciences politiques. Plusieurs penseurs ont reposé les jalons d'un retour à la subjectivité. FOUCAULT a ouvert (indirectement) la route, HABERMAS ré-introduit la question de la communication, tandis que la réflexion de DUMONT sur l'individualisme et l'holisme éclaire l'enjeu du sujet. Quant à GIRARD ses contributions sur le bouc émissaire et la pratique sacrificielle ouvrent de nouvelles perspectives. Impossible d'oublier l'acuité du regard d'ELIAS sur la dynamique de l'Occident. Si ces penseurs ne sont pas sur les mêmes registres épistémologiques, ils expriment, sans doute, une aspiration commune pour combler le vide psychologique laissé par le rationalisme et la pensée technicienne.
- 9 Une réflexion qui marque le point de retour est celle d'A. TOURAINE lorsqu'il écrit en 1984 : « La crise de la sociologie porte sur sa définition même ». [...] Plus loin, il ajoute : « Le temps des émotions, au sens psychologique comme au sens historique ancien de ce mot, est revenu. [...] Il nous faut rompre avec cet objectivisme auquel nous étions si accoutumés ». Et enfin, non sans ambiguïté TOURAINE déclare : « Aujourd'hui s'opère le passage d'une image cosmocentrique à une image anthropocentrique de la vie sociale ».

La psychologie politique : une mosaïque à sept visages

- 10 Faute d'un paradigme fédérateur en sciences sociales, la psychologie politique, colporte, depuis très longtemps, un projet intégrateur pour l'ensemble des connaissances politiques humaines.
- 11 Si l'inventaire à faire est long, certains noms sont incontournables dans la rétrospective à réaliser : E. BOUTROUX ; H. BERR, P. LACOMBE, C. SEIGNOBOS, A. XENOPOL, F. SIMIAND, P. MANTOUX, C. BOUGLÉ, sans oublier d'évoquer des grandes figures de la philosophie et de la sociologie classiques, dont WEBER est devenu la référence obligée. Et, plus proche de la psychologie (historique), Ignace MEYERSON, dont l'œuvre reste mal connue, parce qu'elle invite à un programme de recherche

« téméraire », selon l'expression utilisée par J. BRUNNER (1996) qui en fait l'éloge. Faut-il dire, également, qu'elle fait le pont avec celle d'autres penseurs, apparentés à l'approche psycho-politique : VIDAL-NAQUET, VERNANT, DETIENNE, JAERGER, THOMPSON, DODDS...

12 Forte d'un tel héritage théorique et culturel, la psychologie politique a de quoi se montrer composite, large et plurielle. Rien d'étonnant donc d'y trouver plusieurs orientations. J'en décrirai sept. À savoir :

- a) Une première orientation qui s'exprime dans la psychologie sociale : la psychologie politique ne serait que l'application de ses « micro-théories » expérimentales au champ politique. Le risque est ici de faire croire que la psychologie politique est la fille d'une psychologie de laboratoire. Tentative de récupération ou ignorance de l'histoire des idées sociales ?
- b) Une deuxième orientation (dérivée de la première) qui assimile la psychologie politique à l'étude des idéologies. Il y a là quelque parenté avec la démarche kantienne de la qualité éthique de la société et de la critique cognitive de la réalité. Elle postule un système rationnel de références, sous la forme de croyances, attitudes ou représentations, profondément ancrées dans l'appareil cognitif des individus.
- c) La troisième orientation prétend jeter un « pont » entre psychologie et politique, mais sans s'assigner la tâche d'en faire la synthèse. Il s'agit ainsi d'analyser les relations entre la structure générale de la société et la structure psychique des individus et des événements historiques incarnés par des hommes politiques.
- d) La quatrième orientation traite des « troubles » et des « perturbations » sociaux. La psychologie politique doit ainsi répondre à des questions exceptionnelles : les crises, les révolutions, les grandes pathologies sociales, etc. C'est la perspective d'une psychologie sociale « clinique » qui s'intéresse de près à l'étude du changement social et de ses conséquences sur l'individu. Elle porte la marque d'un « bricolage épistémologique » devant l'urgence.
- e) Une cinquième orientation utilise comme mot-clef la notion de polémique au sens étymologique et figuré du terme : la guerre et toutes les manifestations symboliques qui en sont proches. La politique étant le prolongement de la guerre par d'autres moyens, selon la célèbre maxime de CLAUSEWITZ. Mais, également, les questions qui lui sont associées : la propagande, le discours, le conflit, les négociations, la paix.

- f) La sixième orientation est celle de la critique et de l'engagement des acteurs. Certains chercheurs déclarent que les vrais rapports entre le politique et la psychologie sont ceux de l'inclusion : car ces rapports sont inéluctablement politiques. Le psychologue politique l'est avant tout en tant que citoyen. Évoquer la « neutralité » de l'expert leur semble inacceptable, même scientifiquement. C'est méconnaître les déterminismes sociaux. Certes, peut-on rétorquer, « tout n'est pas politique » mais c'est dire que toute méthode est discutable et qu'aucune n'a un statut immuable et recèle encore moins de vérité révélée. De fait, les méthodes sont des procédés d'argumentation, les théories ne sont que de grandes métaphores et leur valeur de vérité est toute relative.
- g) Enfin, il y a une septième orientation qui s'avance masquée : la psychologie politique ne serait qu'une version bâtarde d'une question encore plus générale : la psychologie collective. L'impossible dissolution (BERGSON y a quelque part !) des couples, sujet-objet, cause-effet, individu-société et raison-émotion, ne peut trouver de réponse qu'au niveau des mécanismes collectifs. C'est l'approche postmoderne par excellence, laquelle se frotte peu avec la question politique elle-même, et la contingence des comportements sociaux.

La pertinence d'une problématique psychopolitique

- 13 Le retour de la psychologie politique peut s'interpréter, dans les grandes lignes, à partir de deux critères : ce que les psychologues politiques font, et ce que la réalité politique leur propose comme défis. Mais il est difficile de se faire une idée claire de ce que font véritablement les chercheurs en psychologie politique et encore moins de clarifier pourquoi ils le font.
- 14 En revanche, une tout autre interprétation se pose lorsque la question consiste à s'interroger sur les « urgences » de la société in situ. Ainsi, je propose à titre personnel un point de vue sur la demande actuelle. À savoir :
- a) Première urgence (DORNA 1994, 2001) : établir le diagnostic de la crise contemporaine. Comprendre les changements et les mécanismes des crises fait partie de l'enjeu de la psychologie politique. Cette crise est d'autant plus profonde qu'elle résulte d'un télescopage des crises préa-

lables. Une telle démarche n'a pas encore été clairement envisagée. Fort heureusement. Les travaux récents de GARZON et SEOANE (1996) proposent un modèle général sur les croyances « post-modernes ». La dimension politique est le reflet de la volonté et la direction de ce que les hommes veulent à un moment donné, tandis que la dimension culturelle correspond à leurs représentations du monde et que la dimension sociale n'est pas autre chose que l'expression de leurs sentiments. Aussi, les études en psychosociologie clinique menées par BARUS-MICHEL, GIUST-DESPRAIRIES, RIDEL (1996), E. ENRIQUEZ (1991), V. DE GAULEJAC et SHIRLEY (1993) se sont-elles penchées sur les conséquences psychologiques des crises. Pourtant, la question demeure. Ce qui fait défaut à ces analyses est l'articulation du psychologique, du sociologique et du politique. La raison en semble évidente : ce sont les limites d'une approche de psychologie individuelle soit clinique soit « sociale ». En conséquence, pour mieux faire, une réorientation méthodologique s'impose : il s'agit d'une crise du fonctionnement de la démocratie représentative, mais également de la théorie, de la structure institutionnelle du système parlementaire, des partis politiques et de la dynamique de la participation citoyenne.

- b) Deuxième urgence : l'étude de stratégies de reconstruction de la mémoire sociale. La mémoire collective est un des plus riches chantiers dont dispose la psychologie politique actuellement. Si les sources en sont anciennes, l'actualisation en cours tisse une toile très étendue qui englobe d'autres disciplines anciennement proches, mais jusqu'à présent cloisonnées par les structures académiques. Ces dernières années, dans le cadre de la psychologie sociale et clinique, de nombreuses études montrent la voie : NAMER (1987), JODELET (1992), ROUQUETTE (1994), HASS (1997), R. DEBRAY (1998), A. KISS (1999) mettent en relief d'une manière très pertinente le rôle et la portée de la mémoire dans les contextes politiques. Par ailleurs, la mémoire collective peut être perçue comme un espace stratégique de résistance. L'histoire est un enchaînement de souvenirs faits d'images, dont le pouvoir et la politique se servent, soit pour les effacer, soit pour les utiliser comme des drapeaux ou les ritualiser. D'où l'observation classique : l'avenir n'est que le reflet de la manière dont le passé est traité.
- c) Troisième urgence : l'inépuisable chantier du discours politique. Si les travaux sur le discours politique se sont multipliés ces dernières années, leurs résultats restent limités. Les références en témoignent : COTTERET (1973), GUESPIN (1984), BELLENGER (1992), BRECHON (1994), BRETON (1996), TROGNON et LARRUE (1994). Dans le cadre de la « communica-

tion contractuelle » (GHIGLIONE et al. (1986), GHIGLIONE et al (1989), DORNA et GHIGLIONE (1990), DORNA (1995), GHIGLIONE et BROMBERG (1998), et les avancées sont assez significatives. Le discours est ici un processus dialogique en construction. Le postulat de base se résume ainsi : toute parole est à visée persuasive. Or, force est de constater qu'une des limites de l'ensemble de ces travaux reste le manque de statut de l'émotion. Certes, la reconnaissance d'une intentionnalité demeure, mais leur traitement purement cognitif ne sait que faire de la partie affective. La tâche reste donc inachevée.

- d) Quatrième urgence : le débat démocratie et république. Ce chantier est ouvert. Le système démocratique représentatif moderne (MANIN 1995) est une savante alchimie de régimes politiques contradictoires. Un compromis entre l'autoritarisme monarchique et le libéralisme utopique. Et si la démarche moderne reste incertaine, l'ancienne est encore enracinée. La raison en est simple et la forme complexe. À la différence d'hier, le monde d'aujourd'hui se précipite vers l'avenir sans se donner le temps de saisir le présent ni de se souvenir du passé. Les points de repère à l'échelle individuelle ne sont pas semblables à ceux de l'échelle collective. La perception est proche, mais virtuelle. C'est une charge psychologique de vouloir percevoir le monde dans sa globalité contradictoire. D'où l'effritement des valeurs communes : la morale et la politique se cherchent dans un jeu de cache-cache. C'est une impasse où l'idéal grec de la vertu s'est transformé en simple vœu et le courage en résignation.
- e) Cinquième urgence : l'ambiguïté démocratique et le machiavélisme. Question actuelle qui renvoie au prétendu amoralisme de la pensée machiavélique. Car l'ambiguïté des situations de crise rend la morale insaisissable. Le mérite de Machiavel consiste probablement à avoir observé avec acuité, dans un contexte bouleversé, les rapports des hommes politiques au pouvoir, de ces mêmes hommes par rapport à d'autres hommes, et éclairé ainsi la zone d'ombre qui couvre les passions humaines et rend (trop) subtils les raisonnements rationnels. Enfin, la société est-elle en train de vivre une transformation de morale au sein de la crise de la démocratie représentative moderne ? CHRISTIE et GEIS (1979) avancent une hypothèse expérimentale : l'individu manipulateur tire un maximum de bénéfices d'un comportement rationnel stratégique. Après un programme d'expériences, l'élaboration d'une échelle permet d'identifier le type machiavélique et les situations dans lesquelles son influence est la plus performante. Quelques expériences à l'Université de

Caen (DORNA 1996), ont en partie corroboré les résultats obtenus par les expériences américaines. Mais, leurs objectifs portent sur de nouvelles situations. Schématiquement, les résultats indiquent que le machiavélisme politique s'établit ainsi : droite > centre > apolitique > gauche. Certes, les différences sont minimales, mais elles existent. Il y a là des pistes à explorer plus en détail. D'ailleurs, il y a quelques différences dans la structure de leurs discours : les machiavéliques ont une structure plus marquée par les verbes factifs que par les verbes déclaratifs. Ils personnalisent davantage leurs discours, utilisent plus de modélisations. Plus originales sont deux observations qualitatives : d'une part, on convainc mieux ses pairs, d'autre part, on est plus convaincant quand on part d'une position critique.

- f) Sixième urgence : charisme et populisme. Le retour des phénomènes populistes et charismatiques interpelle à nouveau la psychologie politique. Le mouvement populiste s'incarne toujours dans une des figures les plus classiques du maître : l'homme providentiel charismatique. Là se trouve une notion capitale qui traverse l'histoire politique de l'humanité. C'est le jeu de la séduction et du savoir-faire, la finesse dans l'esquive, le contact direct et chaleureux. La dimension anti-dépressive n'est pas absente (DORNA 1998). Mais le populisme reste un phénomène méconnu (DORNA 1999), éruptif et presque éphémère, dont la forme émotionnelle l'emporte sur la parole réfléchie. Il y a, aussi, l'appel au peuple. L'homme populiste s'adresse à tout le peuple, mais surtout à ceux qui n'ont pas de pouvoir, ceux qui subissent en silence l'impasse et la misère. C'est là sa force et sa raison d'être. Les symboles jouent un rôle de reconnaissance, formidablement accéléré par l'espérance d'un retour à l'équilibre d'antan.

Un mot pour la fin ? La tâche de notre temps

- 15 La psychologie politique, dans le cadre de la reconstruction des Sciences Humaines, est la tâche théorique et pratique de notre temps, dans le but de proposer une alternative à la fois épistémologique et sociale. Peut-elle y contribuer, utilement, face à l'émiettement des connaissances en sciences sociales, et face à l'ambiguïté de la praxis politique dans une période de crise globale ? J'en suis persuadé, mais à condition de prendre à contre-courant les

approches académiques en vogue : au lieu de partir des « microthéories » déjà standardisées, il (nous) faut partir de problèmes concrets, dont certains ont été (rapidement) évoqués. Voilà notre utilité et ce qui donne son sens à une psychologie politique universitaire et citoyenne. Il y a là un projet analytique et une pratique pédagogique, face à l'aliénation quotidienne qui guette l'être humain moderne. Enfin, faut-il rappeler avec PASCAL que la logique de la raison dérape sans la logique du cœur. C'est là que se trouve l'impasse épistémologique des sciences politiques, et son reflet sur le terrain de la pratique : l'impuissance des élites au pouvoir et le statu-quo qui transforme le malaise « psychologique » qui caractérise les moments d'incertitude en vraie crise sociale et politique.

BIBLIOGRAPHIE

- BARUS-MICHEL J., et al., (1996), *Crises*, Paris, DDB.
- BEAUVAIS, J.-L., (1994), *Traité de la servitude libérale*, Paris, Dundee.
- BELLANGE, L., (1992), *L'argumentation*, Paris, ESP.
- BRESSON, P., (1994), *Le discours politique en France*, Paris, La Documentation française.
- BRETON, Ph., (1996), *L'argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte.
- BRUNER, J., (1996), « MEYERSON aujourd'hui : quelques réflexions sur la psychologie culturelle » In PARROT, F., *Pour une psychologie historique, Hommage à I. MEYERSON*, Paris, PUF.
- CHRISTIE, R., et GEIS, F., *Studies in Machiavellians*, N.Y. Academic Press, 1979.
- DE GAULEJAC, V., et SHIRLEY, R., (1993), *Sociologies cliniques*, Paris, DDB.
- DEBRAY, R., (1998), « Le Monument ou la transmission comme tragédie » In *Actes des entretiens du patrimoine*, Fayard.
- DORNA, A., (1994), « Diagnostic de la société démocratique contemporaine, pour une psychologie politique pluridisciplinaire », *Connexions*, n° 64.
- DORNA, A., (1995), « Les effets langagiers du discours politique », *Hermès*, n° 16, Paris.
- DORNA, A., (1996), « Personnalité machiavélique et personnalité démocratique », *Hermès*, n° 19, Paris.
- DORNA, A., (1998 a), *Le Leader charismatique*, Paris, DDB.
- DORNA, A., (1998 b), *Fondements de la psychologie politique*, Paris, PUF.

DORNA, A., (1999), *Le populisme*, Paris, PUF.

DORNA, A., (2001), « *Contribution of the debate on the absence of political projects and social science crisis* », 24^e Conférence ISPP. 15-18 juillet Cuernavaca. Mexique.

DORNA, A., (1989), « *La psychologie politique, un carrefour disciplinaire* », *Hermès*, 5/6, Paris.

DORNA, A., et GHIGLIONE, R., (1990), « *Psychologie politiques* », *Psychologie française*, T. 35-2, Paris.

ENRIQUEZ, E., (1991), *Les figures du maître*, Paris, Arcature.

GHIGLIONE, R., et BROMBERG, M., (1998), *Discours politique et télévision*, Paris, PUF.

HASS, V., et JODELET, D., (1999), « *Pensée et mémoire sociale* », In J.-P., PÉTARD, *Psychologie sociale*, Bréal.

HOLLOWAY, J., et PELAGES, E., (1998), *Zapateado! Reinventing Revolution in Mexico*, London, Pluto Press.

JODELET, D., (1992), « *Mémoire de masses : le côté moral et affectif de l'histoire* », *Bulletin de psychologie*, 45, n°405.

KISS, A., (1999), « *Des aveux incertains ?* », *Topiques*, n° 70.

MAMER, G., (1987), *Mémoire et société*, Paris, Méridiens.

MANIN, B., (1995), *Le gouvernement représentatif*, Paris, Flammarion.

TOURAINE, A., (1984), *Le retour de l'acteur*, Paris, Fayard.

NOTES

1 Numéros spéciaux des revues sur la psychologie politique en France : APFELBAUM, E., DORNA, A., et BESNIER, J.-M., (1989), « *Individus et politique* », *Hermès*, n° 5/6 ; DORNA A., et GHIGLIONE, R., (1990), « *Les psychologues politiques* », *Psychologie française*, n° 35 ; AMERIO, P., et LARRUE, J., (1991), « *Psychologie sociale de la vie politique* », *Revue internationale de psychologie sociale*, n° 3/4 ; DORNA, A., et CHABROL, C., (1994), « *Le psychologique et le politique* », *Connexions*, n° 64 ; MEYER-BISCHT, P., et DORNA, A., (1996), « *Démocratie et personnalité démocratique* » *Hermès*, n° 19 ; DORNA, A., (1998) « *Psychologie et politique* », *Bulletin de psychologie*, T. 51, n° 1 ; DORNA, A., (à paraître), « *Charisme et démocratie* », *Bulletin de psychologie* ; BAUGNET, L., et DORNA A., et al., (à paraître), « *La psychologie politique et l'identité sociale* ».

AUTEUR

Alexandre Dorna

Professeur à l'Université de Caen

IDREF : <https://www.idref.fr/050219758>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000049734858>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13519806>

Interview de Norman DUNCAN

Norman Duncan, Vijé Franchi et Noëlle D'Adamo

DOI : 10.35562/canalpsy.1072

NOTES DE LA RÉDACTION

Propos recueillis par Vijé FRANCHI et Noëlle D'ADAMO.

TEXTE

Canal Psy : Pouvez-vous vous présenter aux lecteurs de Canal Psy ?

Norman DUNCAN : Je viens d'Afrique du Sud. J'ai fait une partie de mes études au Cap, une partie en France et une partie aux Pays-Bas. En ce moment je suis professeur chercheur à l'Université de Venda de Science et Technologie depuis quatre ans, dans le département de Psychologie. L'Université de Venda se situe dans le nord de l'Afrique du Sud, à la frontière avec le Zimbabwe.

Canal Psy : Le contexte socio-politique et interculturel en Afrique du Sud permet de soulever des questions pertinentes quant au positionnement du psychologue et à l'éthique de sa pratique (FRANCHI, 2000). Quelles sont ces questions ?

Norman DUNCAN : Je vais parler plus particulièrement de deux aspects de la question, le premier concerne le rôle du psychologue et le second son positionnement. Je développerai tout d'abord ce deuxième aspect. Pour parler de la position du psychologue, il me faut tout d'abord insister sur le fait qu'à l'heure actuelle, 90 % des psychologues en Afrique du Sud sont blancs (10 % sont noirs.) Et compte tenu de la racialisation, de la socialisation des Sud-Africains, il me semble que cela a des implications directes sur leur positionnement dans ce pays. J'aimerais tout d'abord parler de la socialisation en général des Sud-Africains, pour passer ensuite à des questions plus pertinentes. Tout d'abord, comme le dit le Président de l'Afrique du Sud, M. THABO MBEKI, le pays est effectivement divisé en deux : il y a une réalité pour les Sud-Africains blancs et une réalité pour les Sud-Africains noirs. Les blancs ont une vie très différente de

celle des noirs et un niveau de vie très élevé. Beaucoup d'entre eux sont socialisés à croire que les privilèges qu'ils ont accumulés pendant l'apartheid aux dépens de leurs compatriotes noirs leur sont dus. De plus, l'idéologie du racisme leur fait croire qu'ils sont supérieurs aux personnes noires. Et dans le prolongement de cette idéologie raciste, ils considèrent que tout ce qui est eurocentrique est supérieur à ce qui provient du continent africain. Donc, à la rentrée à l'Université, on peut dire qu'on a déjà deux types de personnes, deux types d'étudiants. À l'intérieur de l'Université, les étudiants sont encore amenés à voir les problèmes de la vie à travers ce prisme eurocentrique, ce paradigme eurocentrique. Donc, au moment d'exercer en tant que psychologues, ils ont développé cette vision qui exclut l'autre, l'autre étant noir.

Canal Psy : Noir ? Ce terme englobe-t-il tous les gens qui ne sont pas blancs ?

Norman DUNCAN : En Afrique du Sud, on dit « noir ». Par noir, on veut dire effectivement les gens de couleur mais le terme « noir » est un choix politique. Il ne fait pas seulement allusion à la couleur de la peau, c'est aussi un esprit. On ne dit pas « non-blancs » car cela induit un sens péjoratif, un sens de ne pas être.

Vijé FRANCHI : En France, cela peut effectivement être difficile de comprendre ce que revêt ce terme « noir ». Il renvoie effectivement à une façon d'être, à une façon de penser et en même temps, en Afrique du Sud, c'est une catégorie qui regroupe toutes les catégories de personnes opprimées à cause de la couleur de leur peau.

Norman DUNCAN : Pour revenir à mon propos, on pourrait dire qu'au moment de quitter l'Université, le professionnel, s'il est enseignant, est à même de former une très petite minorité de la population, de même s'il est psychologue. J'aimerais ajouter que ces psychologues blancs enseignent aussi à des personnes noires, exercent leur pratique professionnelle parmi des personnes noires mais quelquefois, sans que cela soit leur premier souhait. On va apprendre à des personnes quelque chose qui n'existe pas fondamentalement dans leur expérience. Ils n'arriveront pas à traiter efficacement dans leur pratique les problèmes que rencontre leur clientèle parce que souvent ils ne les connaissent pas. Et donc, on aura en fin de compte

une population étudiante profondément aliénée. Aliénée à la fois parce que leur est dit, par ce qu'il leur est donné comme contenu, par ce qu'ils entendent de la bouche des psychologues et aliénée aussi de leur propre réalité, de leur propre vécu qui n'est pas inclus dans la formation du psychologue. Pour terminer ce propos, j'aimerais préciser que la plupart de ces psychologues blancs sont aussi des bourgeois et ils ont donc des intérêts différents de ceux de la majeure partie de la population. Maintenant j'aimerais revenir aux 10 % de psychologues noirs. On trouve un paradoxe : la plupart d'entre eux ont déjà vécu et ont été scolarisés dans un township, ont été élevés avec une autre vision que celle des 90 % de psychologues blancs. Mais même dans les universités noires, ils reçoivent une formation très eurocentrée. Par exemple, on leur enseigne FREUD, LACAN, JUNG, mais rien sur la pensée et les philosophes africains ou sur des façons indigènes de conceptualiser et de traiter la souffrance psychologique. J'ai apporté un livre qui présente les réflexions et les pensées d'un psychologue noir qui vient de terminer sa formation (DUNCAN *et al.*, 2001). Et il soutient que presque toute la socialisation en tant que personne noire est niée, et même éliminée et écrasée durant la durée de la formation du psychologue. Donc, même si certains psychologues d'Afrique du Sud ne sont certainement pas d'accord avec moi, à mon sens, la situation de la psychologie y est très difficile. Mais, tout n'est pas inquiétant ! Il y a et il y a eu durant les jours sombres de la répression de l'apartheid des psychologues qui se sont insurgés contre ce type de système. J'aimerais ajouter que si on s'est insurgé contre l'apartheid alors que c'était une période de dure répression, aujourd'hui on devrait pouvoir le faire beaucoup plus facilement. Mais même si je pense qu'il peut y avoir un changement, ce changement dépend pourtant de la capacité de la psychologie à s'ouvrir, à étendre sa vision, à incorporer des systèmes de connaissances locaux, indigènes. Il faut dire qu'avant que la psychologie soit introduite en Afrique du Sud, il y a presque un siècle, il y avait des souffrances de nature psychologique et il y avait aussi des façons de traiter ces souffrances avec des personnes qui guérissaient et d'autres qui ne guérissaient pas comme c'est le cas pour la psychologie euro-centrée. Et on a besoin d'examiner ce système de traitement, d'intervention, de compréhension des problèmes psychologiques avec le même égard que celui que l'on a pour le système de pensée euro-centrée.

Canal Psy : Cela risque d'être un travail très minutieux car après plusieurs siècles de colonisation et après l'apartheid, beaucoup de ces systèmes ont dû être perdus ou abîmés ?

Norman DUNCAN : Oui, beaucoup ont été perdus ou transformés mais il en reste tout de même beaucoup utilisables. C'est un axe de recherche très important aujourd'hui. Seule, la psychologie euro-centrée n'a pas beaucoup à offrir à la majorité des gens en Afrique du Sud et c'est le cas dans d'autres endroits aussi, je pense par exemple à l'Amérique du Sud. Mais je n'idéalise pas pour autant les systèmes locaux. Il faudrait plutôt envisager une démarche qui permettrait d'évaluer les deux et d'intégrer les meilleurs aspects des deux. Et faire en sorte que la majorité de la population ait accès à un service de santé mentale.

Canal Psy : On retrouve cette impossibilité d'accès à une partie de la population en France aussi. Elle concerne des populations souvent pauvres matériellement et qui n'ont pas suffisamment recours au langage dans leur vie quotidienne. C'est aussi en ce sens que de nombreuses médiations se développent.

Norman DUNCAN : Je suis très encouragé par l'idée que la psychologie soit interrogée, questionnée, remise en cause, qu'elle soit appelée à répondre différemment et que l'on s'intéresse à donner plus d'accès à la majorité de la population. Mais cet accès doit rester volontaire puisque la psychologie, comme le système des prises en charge indigènes peut être aussi un système de contrôle. La psychologie en Afrique du Sud a un passé terrible pour les différentes raisons que je viens de rappeler. De plus, la psychologie a été centrale dans le développement de l'apartheid. Par exemple, l'architecte idéologique de l'apartheid, Hendrik VERWOERD, était psychologue. Et avec d'autres, il a aidé à affiner ce système. C'est le côté négatif de la psychologie. Mais la psychologie peut être une force de libération ! Cependant, il faudrait prendre des précautions pour s'assurer qu'elle devienne une force de libération. Et l'une des premières précautions que l'on peut prendre c'est de s'assurer qu'elle devienne moins euro-centrée.

Vijé FRANCHI : En Afrique du Sud, tu nous as dit que soit on devient un psychologue avec une vision essentiellement euro-centrée, soit on ne devient psychologue que très difficilement. Un premier pas ne serait-il pas de permettre aux personnes qui ont déjà intégré

leur formation d'être psychologues avec leur propre vision du monde ?

Norman DUNCAN : Ça va être difficile mais je pense que ce sera possible. Mais il faut tout d'abord ouvrir le discours en psychologie. Les psychologues en Afrique du Sud sont obligatoirement inscrits dans un corps médical. Lorsqu'ils sont inscrits, ils deviennent une classe à part qui ne se soucie plus guère du problème.

Canal Psy : Cela est peut-être lié au décalage qu'il y a entre être noir psychologue et être noir habitant un township. On peut penser que celui qui devient psychologue avait tout de même une grande capacité d'intégration dans le monde blanc de l'Afrique du Sud ?

Norman DUNCAN : Absolument, les gens qui sont sélectionnés lors de l'entrée dans la faculté de Psychologie sont ceux qui ont une vision proche de la vision d'une psychologie euro-centrée. Et l'ouverture de la psychologie semble difficile en Afrique du Sud car beaucoup y sont opposés. Je pense que ce ne sont pas les psychologues qui vont ouvrir la discipline, mais ceux qui n'appartiendront pas au corps médical, surtout les étudiants et les consommateurs des services de santé mentale.

Canal Psy : Quelle va être alors la place du psychologue dans la société post-apartheid ?

Norman DUNCAN : Tout d'abord, pour que la psychologie en Afrique du Sud puisse jouer un rôle salubre, il y a une condition préalable : Les psychologues doivent prendre conscience du fait que la psychologie a le potentiel de traumatiser à nouveau ces personnes. Et lorsque cette prise de conscience aura eu lieu, lorsqu'elle aura connu l'ouverture dont j'ai parlé plus haut, lorsque la plupart des personnes auront accès à la Psychologie comme discipline et lorsque cette majorité aura accès aux services de santé mentale en Afrique du Sud, alors elle aura un rôle très important à jouer dans la reconstruction du pays. Nous avons, comme beaucoup de pays colonisés, connu une très longue période de colonisation. Et la colonisation est un processus très violent. L'Afrique du Sud a connu trois cent cinquante ans de colonisation et l'apartheid a été un processus extrêmement violent qui n'a pas uniquement traumatisé, qui n'a pas uniquement déchu les personnes de tout ce qui est matériel mais qui a aussi visé la

déshumanisation des personnes, c'est-à-dire les réduire à quelque chose de moins qu'humain. Et il faut se dire que la plupart des adultes aujourd'hui en Afrique du Sud ont passé la plupart de leur vie sous ce système. Donc potentiellement on a affaire à une population adulte qui aura besoin d'une intervention qui pourra réparer cette expérience traumatique du racisme. Après le premier gouvernement d'unité nationale, qui était le premier gouvernement de « libération » de l'Afrique du Sud (entre 94 et 98), rien n'a été fait véritablement concernant la reconnaissance de ce qui a été fait sous l'apartheid. Nous avons actuellement en Afrique du Sud des interventions au niveau matériel. Je peux citer par exemple un système défectueux en ce qui concerne la restitution des terres, puisque comme vous le savez, la terre a été arrachée aux noirs en Afrique du Sud. Il y a également à l'intérieur du marché du travail ce qu'on appelle « affirmative action » à savoir la discrimination positive qui vise l'intégration de personnes appartenant à des groupes historiquement défavorisés. Mais rien de systématique n'a encore été entrepris concernant une intervention psychologique liée à ce traumatisme, aux dommages psychiques de l'apartheid. C'est comme si on avait pensé en 94 qu'avec le nouveau gouvernement tout serait réparé de manière magique.

Canal Psy : Mais y a-t-il eu une reconnaissance de cette souffrance ?

Norman DUNCAN : Oui, dans la Commission de la Vérité de la Réconciliation mais uniquement de façon partielle, sur une période très courte de 18 mois. C'était quelque chose de très symbolique, comme si on voulait se débarrasser de cette pénitence, la faire la plus courte possible, la mettre derrière soi. Mais la plupart des personnes noires vivent avec beaucoup de rage sans savoir vraiment d'où elle vient. Les blancs n'ont pas accepté leur responsabilité ni reconnu leur culpabilité. Et d'autre part les noirs n'ont pas eu l'opportunité de dire « voilà ce que tu m'as fait, voilà ce que tu m'as volé, voilà ce que tu m'as fait vivre. »

Canal Psy : Mais comment peut-on savoir ce qui a été volé après une telle violence ? Comment peut-on tout simplement penser ?

Norman DUNCAN : Pour moi, la reconnaissance de la souffrance des noirs sera un commencement. La première conséquence de cette

non-reconnaissance est qu'aujourd'hui, l'Afrique du Sud connaît des taux très élevés de violence (plus hauts qu'aux États-Unis.) Cette violence émerge en grande partie des townships noirs et de nombreuses personnes blanches se servent de ces taux pour renforcer les préjugés racistes selon lesquels les noirs seraient prédisposés à la violence. Et ils ne se disent pas que cette violence peut être liée à la souffrance non reconnue, ni réparée, de ces personnes. Et ils ne se disent pas non plus que l'apartheid est encore présent. Si on regarde les conséquences de l'apartheid, du racisme passé et présent, on peut constater qu'il y a pas mal de travail pour les psychologues pour améliorer la situation. On peut avoir différentes interventions pour traiter ces traumatismes, mais tout d'abord il faudrait une reconnaissance beaucoup plus large qui permettrait à tout Sud-Africain et en particulier aux Sud-Africains blancs de dire « voilà, voilà ce qu'a été l'apartheid et voilà la manière dont j'ai individuellement bénéficié de ce système. » Mais ce pas n'a pas encore été franchi.

Canal Psy : Oui, d'autant que les blancs aussi ont subi un traumatisme, même s'il n'est évidemment pas du même ordre.

Norman DUNCAN : C'est important et il faut aussi reconnaître que les blancs ont été traumatisés mais il faut surtout qu'ils le reconnaissent eux-mêmes. Car s'ils ne le reconnaissent pas, ils pourront très facilement recommencer ce qui a été fait dans le passé. Le fait de reconnaître leur traumatisme sera, s'il vient, vers une ré-humanisation au sens de Paulo FREIRE. Et pour revenir à la discipline de la psychologie, il lui appartient de théoriser sur les mécanismes qui ont permis que ce qui s'est passé se soit passé, sur les implications et les conséquences. Et aussi de théoriser sur la manière d'intervenir car cette théorisation n'a pas suffisamment eu lieu. On peut effectivement s'inspirer des expériences palestiniennes, en Amérique du Sud, et en Afrique du Nord. Mais il y a une nécessité de penser à partir de l'Afrique, à partir de l'expérience africaine. Et donc, pour que cela puisse avoir lieu, il faudrait engager les trois axes de la discipline : l'intervention pratique psychologique, la théorisation, et aussi la recherche mais pas la recherche inscrite dans les paradigmes positivistes avec une vision traditionnelle de la recherche mais une recherche alternative qui s'inscrit dans la réalité des vécus et des manières de voir. Je réfuterais la psychologie si je ne pensais pas

qu'elle peut apporter une réponse au problème du pays, mais il ne faut pas non plus penser que la psychologie peut être LA réponse à toute la souffrance du pays ni que la reconstruction du pays ne passe que par son biais. Il faut que ce soit beaucoup plus large dans la mesure où la Psychologie s'adresse aux individus, aux groupes mais ne s'adresse pas forcément aux institutions et aux pratiques institutionnalisées. Et de la même façon qu'elle a été au centre de la construction de l'architecture de l'apartheid, de la même façon elle peut avoir un rôle moteur dans la reconstruction, dans le travail sur le traumatisme causé par l'apartheid. Elle ne peut pas le faire seule, mais elle peut avoir une place centrale.

**Canal Psy : Qu'est-ce que la Psychologie communautaire ?
Comment peut-elle « permettre au psychologue-chercheur en
Afrique du Sud d'inscrire sa pratique dans un projet social et
politique de transformation » ?**

Norman DUNCAN : Ma perception de la psychologie communautaire est qu'elle permet à la psychologie d'être accessible à un plus grand nombre. Je pense que la psychologie communautaire peut être le lieu au sein duquel on peut proposer des manières alternatives de concevoir les origines des problèmes psychologiques et en particulier, elle offre un cadre dans lequel les aspects contextuels socio-politiques peuvent être pris en compte. Un autre aspect de la psychologie communautaire, et qui résonne avec ma propre vision, est son intérêt pour la prévention. Parce qu'elle reconnaît l'implication du contexte dans la trace du problème, son implication est d'abord préventive et non pas palliative. Et ce qui résonne le plus avec ma façon de voir les choses, c'est que la psychologie communautaire offre aux psychologues la possibilité de se voir comme des acteurs. Il ne s'agit pas seulement de guérir la personne mais de l'aider à voir, à comprendre l'origine de ses problèmes et à agir sur son contexte social. Et ce qui me plaît beaucoup c'est que la psychologie communautaire semble offrir de nouvelles façons de faire de la recherche qui intègrent la réalité des participants. De plus ces recherches permettent à des personnes qui ne sont pas psychologues de faire de la recherche psychologique et donc de dire dans leurs propres termes leur réalité et ainsi d'élaborer une compréhension de la réalité qu'ils vivent plutôt que de renforcer la position du chercheur psychologue. Dans ce sens la psychologie

communautaire offre la possibilité d'intégrer les systèmes de connaissance et d'interventions locales dans les systèmes que l'on a utilisés jusqu'à présent pour la formation des psychologues.

BIBLIOGRAPHIE

FRANCHI, V., 2000, « La recherche-action participative : approche de la formation et de la pratique du psychologue communautaire en Afrique du Sud post-apartheid », *Le Croquant*, vol. 27, p. 100-117.

DUNCAN, N. et al., 2001, *Race, Racism, Knowledge Production and Psychology in South Africa*, Éd. Nova, New York.

AUTEURS

Norman Duncan

Professeur chercheur, Université de Venda Afrique du Sud

IDREF : <https://www.idref.fr/130878332>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/16996509>

Vijé Franchi

IDREF : <https://www.idref.fr/070180024>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000048543515>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/15041980>

Noëlle D'Adamo

Une suite aux états généraux de la psychologie ? ou « la psychologie, une vieille dame indigne »

Christine Jakubowicz

DOI : [10.35562/canalpsy.1073](https://doi.org/10.35562/canalpsy.1073)

TEXTE

¹ La psychologie a attendu d'avoir cent ans pour tenir ses états généraux (les 23 et 24 mars derniers). C'était la première fois depuis

qu'elle existe, qu'elle est constituée en discipline universitaire (depuis 50 ans) et qu'elle s'est dotée d'un code de déontologie (en 1996).

- 2 La vieille dame est beaucoup plus jeune qu'elle n'en a l'air et elle est surtout très vivace. Coups de gueule et prises de position : elle s'exprime en famille et s'apprête à le faire au-delà, dans la sphère publique.
- 3 Parmi les nombreuses questions soulevées deux m'ont amenée à m'interroger plus particulièrement :
- 4 À qui la « psychologie » appartient-elle ? Aux seuls psychologues, à quelques autres professions connexes ou... à tout le monde ?
- 5 Quelle est la responsabilité des psychologues dans la société ? Un simple droit d'alerte ou une participation à la prise en compte de la dimension psychologique partout où il y a lieu ?
- 6 Liées à ces questions il y en a bien d'autres qui ont été également débattues, parfois fortement : la formation, la reconnaissance, les statuts des psychologues, des psychothérapeutes... Elles m'ont paru subsidiaires parce que finalement leurs réponses ne sont que la conséquence des positions pouvant être prises par rapport à une définition plus juste de la place de la psychologie dans la société.
- 7 Étudiante, j'ai trouvé rassurant, encourageant de voir cette profession, à laquelle peut-être j'appartiendrai un jour, s'interroger, au-delà des clivages institutionnels, théoriques ou à ceux liés à des pratiques multiples, sur ce qui la rassemble, la justifie, l'expose aussi. C'est preuve de son dynamisme et de sa jeunesse. Selon la perspective clairement annoncée, ces débats ne sont pas clos : les EGP laissent ouvert un chantier de réflexion qui se prolonge au niveau d'instances européennes.
- 8 Plusieurs intervenants ont souligné que la psychologie est désormais partout : le nombre d'étudiants s'accroît, il est de 45 000 aujourd'hui, la demande de son exercice augmente, même si de ce fait il est confié à des non-psychologues qui « font fonction de » ou si les emplois de psychologues sont précarisés dans la justice, la santé...
- 9 Certains dénoncent le risque de psychologisation allant de pair avec un malaise croissant de la psychologie, qu'ils repèrent dans la divergence des missions demandées au psychologue : adaptation,

orientation, expertise. Ces missions sont parfois antinomiques par rapport au sens que les psychologues entendent leur donner. Cette problématique est complexifiée par la multiplication des fonctions sur la même personne dans les mêmes lieux : école, hôpital...

- 10 En effet, dès lors les psychologues peuvent être pris dans des contradictions insurmontables faisant d'eux s'ils n'y prennent pas garde des « mercenaires ».
- 11 La psychologie deviendrait la « bonne à tout faire », avec ou sans psychologues, autour de quelques grandes questions « de société » : le vieillissement de la population, le SIDA, la violence des jeunes, le harcèlement moral...
- 12 Que faire, après s'être interrogé, voire fustigé ?
 - La déontologie oblige à une analyse rigoureuse des situations dans lesquelles intervient le psychologue pour assurer la congruence entre formation et exercice de la compétence. Elle confère une identité à la profession dans l'inscription sociale. La (développer le sigle) est d'ailleurs sollicité aux 2/3 par des psychologues sur le contenu du code de déontologie, ses difficultés d'applications, les possibilités d'interprétations et de transmissions.
 - Certains appellent les psychologues à prendre une position non de pouvoir mais « de puissance », en aidant à décoder le réel c'est-à-dire l'organisation sociale et à exercer une responsabilité sociale en traitant de concert l'intra psychique et l'interpersonnel.
 - Pour d'autres il faut revenir aux fondements théoriques :
Lorsque le psychologue s'intéresse à la cité il rencontre le politologue, le sociologue, ou le philosophe qui l'accusent alors de vouloir expliquer les conduites sociales, politiques, morales par des caractéristiques individuelles, psychiques.
À titre d'exemple la description du harcèlement moral n'évite pas le psychologisme :
On peut en effet considérer tout agresseur comme un pervers narcissique ou toute victime comme parfaitement innocente. Mais on peut aussi voir que lorsqu'il s'exerce dans le cadre du travail, le harcèlement moral est davantage le résultat de formes d'organisations sociales conduisant à la fragmentation et à l'individualisation des rapports du travail, à l'isolement voire à la désolation des victimes, que dû à la multiplication des pervers dans les lieux de travail.

- Enfin pour prendre part au débat public, le psychologue doit quitter la position d'observateur qui le caractérise bien souvent.
- 13 Des journalistes ont également exhorté les psychologues à plus de présence dans les organes de presse, précisément pour préserver la qualité d'une expression qui s'efforce de répondre, de toute façon, aux attentes des lecteurs. Si la vulgarisation scientifique en sciences humaines n'a aucune tradition contrairement aux sciences dites dures et s'il y a une réelle difficulté à vulgariser dans ce domaine il demeure une exigence à la fois morale et politique qui s'impose au chercheur de diffuser son savoir, fut-il psychologue.
 - 14 Au fond n'est-il pas normal que les psychologues soient les garants de la sérénité des débats qui touchent des questions très profondes de l'évolution de la société et puissent justement, par la diversité de leurs représentations, aider à préserver la différence des points de vue et des places d'où ils s'expriment : l'université, du côté des étudiants, des enseignants et des chercheurs, le terrain et ses multiples formes du côté des institutions ou des entreprises comme du côté du libéral.
 - 15 Suivre un cursus FPP n'est pas tout à fait faire des études ordinaires : on y chemine, parfois longtemps et tôt ou tard on s'interroge sur ce qu'on veut en faire. S'agit-il vraiment de devenir psychologue, s'agit-il d'intégrer dans sa pratique un enrichissement venu d'autres pratiques, s'agit-il de rafraîchir ou acquérir des bases théoriques, etc. Il y a probablement autant de réponses que d'inscrits, plus celles de l'Université, ces réponses évoluant de surcroît dans le temps.
 - 16 Sans doute se trouve-t-il des étudiants de FPP désireux de participer à ces débats, volontaires pour préparer leur place dans la société comme futurs psychologues, dans des positions encore à inventer et qui ne souhaitent pas laisser à d'autres le soin de définir cette place ?
 - 17 Sans doute certains aimeraient-ils proposer, discuter des solutions avancées, s'impliquer dans la mise au point d'un discours et sa propagation dans la société ?
 - 18 Car FPP est une formation exemplaire en ce qu'elle répond à des attentes conjointes d'universitaires et de praticiens de la psychologie :

- 19 L'expérience professionnelle y est prise comme point de départ de la formation : cela marque le fait que la psychologie est ou peut être partout et constitue une voie d'ancrage de l'Université sur le terrain ainsi qu'une chance pour qu'elle suive les évolutions de celui-ci, les interroge, apporte ses réponses.
- 20 L'université apporte sa garantie aux réflexions et au travail personnel d'élaboration par l'intermédiaire des professeurs qui dirigent ces travaux et les valident dans les jurys : si la psychologie est partout elle ne doit pas être n'importe quoi ni n'importe comment.
- 21 Pourquoi Lyon 2 est-elle la seule université à pratiquer de cette manière ?
- 22 Pourquoi ne pas imaginer étendre ce modèle d'un dispositif de formation continue pour des professionnels qui ne trouvent pas toujours dans le cadre de leur intervention des moyens d'enrichir leur pratique, de la préserver des influences institutionnelles ou des demandes en contradiction avec la vocation et le sens de l'action des psychologues ?
- 23 Pourquoi ne créerions-nous pas une association des étudiants FPP (ce serait la 248^e association regroupant des psychologues – pardonnez-nous d'anticiper, nous qui n'avons pas encore conquis le titre – pour marquer ce souci d'exister dans une profession qui s'organise pour définir ses droits, ses devoirs et sa volonté d'exercer toute sa responsabilité dans la défense du respect des personnes.
- 24 Aux organisateurs des états généraux, victimes de leur propre succès, nous pourrions demander pour commencer :
 - de faire connaître aux participants les coordonnées des intervenants et des organismes qu'ils représentent,
 - d'ouvrir un mode de communication simple avec les professionnels – actuels et futurs – de la psychologie en vue de poursuivre le débat, par exemple en publiant les interventions de ces deux jours en un ouvrage de large diffusion,
 - de développer des modes de communications efficaces avec les médias, comme cela serait naturel afin de répondre à une demande croissante du public.

- 25 Au-delà des clivages, dans des convictions communes qui transcendent les pratiques, les écoles, les groupes d'appartenance, les limites de chacun y a-t-il moyen de faire porter loin et fort une même voix, ainsi que le souhaitait l'un des intervenants en conclusion ?
- 26 Je fais partie d'une chorale et je témoigne que c'est par le travail de chacun pour déchiffrer sa partition, travailler sa voix, et le travail commun pour adapter son rythme, la puissance de sa voix, accepter d'écouter les autres, que l'on parvient à entendre s'élever l'harmonie, la satisfaction d'une création et parfois à partager son plaisir avec un public.

AUTEUR

Christine Jakubowicz
Étudiante FPP